

Balises pour des définitions de la morale et de l'éthique

Journée Ethique du 23 octobre 2007

Mesdames,

Mesdemoiselles,

Messieurs,

Permettez-moi, afin de répondre au souhait des organisateurs de cette journée, d'introduire de manière philosophique nos échanges et d'essayer de cerner les deux concepts que l'on croit peut-être synonymes, de morale et d'éthique.

Et il est vrai que, bien souvent, l'éthique apparaît comme un équivalent de la morale, mais en plus chic, en quelque sorte.

Même sur un plan étymologique, « morale » et « éthique » viennent de deux mots qui signifient à peu près la même chose.

Morale dérive de mores, en latin : les mœurs, les caractères, les façons de vivre et d'agir ; le mot « éthique » vient, quant à lui, de « ethos », en grec, mais renvoie, comme je le laissais sous-entendre, à peu près à la même chose...

Pourtant, si l'on veut se servir de ces deux mots pour penser deux réalités différentes, comme un usage récent nous y pousse, peut-être est-il de bon aloi de prendre au sérieux ce que l'histoire de la philosophie nous propose de plus clair : Kant – parmi les Modernes – est le philosophe de la morale, entendu comme quelque chose d'absolu, d'universel, d'inconditionnel. Spinoza, par contre, serait le grand philosophe de l'éthique, c'est-à-dire du relatif, du particulier, du conditionné.

En d'autres termes : la morale commande, l'éthique recommande.

Ainsi, vous l'avez compris, la morale est le discours normatif, impératif (« Du kannst denn du sollst », « tu dois donc tu peux ») qui résulte de l'opposition du Bien et du Mal.

La morale est faite de commandements et d'interdits. Elle répond à la question : « Que dois-je faire ? » Elle se veut une et universelle.

C'est, naturellement, la morale de Moïse, entre autres, qui affirme : « Tu ne tueras pas », « tu ne voleras pas », « tu ne commettras pas d'adultère ». Ce sont les 10 lois, les 10 commandements de la loi mosaïque.

L'éthique, quant à elle, est certes toujours un discours normatif mais non impératif qui résulte, cette fois, de l'opposition non plus du bien et du mal mais du bon et du mauvais, considérés comme des valeurs simplement relatives. L'éthique, en d'autres termes, répond davantage à la question : « Que dois-je faire pour... bien faire ? » Elle est toujours particulière à un individu ou à un groupe. C'est donc une manière de vivre. Une manière de vivre ensemble. Et c'est, précisément, ce qui nous réunit aujourd'hui.

Ainsi, l'éthique est un travail, un processus, un cheminement : c'est le chemin réfléchi de vivre, en tant qu'il tend vers la vie bonne, comme disaient les Grecs, ou la moins mauvais possible (c'est la

théorie du moindre mal ; de deux maux, dit-on, il nous faut choisir le moindre), et c'est la seule sagesse en vérité.

J'aime énoncer que l'éthique est un travail créatif et herméneutique. Créatif, parce qu'il faut constamment l'inventer, la réinventer. Et herméneutique au sens où elle est un travail d'interprétation. Herméneutique, en effet, est un terme un peu compliqué pour dire, précisément, la science de l'interprétation. Et j'affectionne beaucoup, personnellement, ce que Paul Ricoeur a appelé le cercle herméneutique qu'il traduit par : « Je me comprends dans le texte, dans le contexte que je comprends ». En d'autres termes, je ne peux pas faire abstraction de moi dans la compréhension d'un texte ou d'une situation. Lire, c'est réécrire. Ecouter, comme ce matin, c'est aussi réécrire. Il y a autant de compréhensions de ce que je dis qu'il y a de personnes dans cette salle... Formulé encore autrement : un lien étroit se tisse toujours entre celui qui cherche à comprendre et ce qui se donne à comprendre. Nous ne cessons, en d'autres termes, de donner du sens. Et ce, en totale subjectivité.

Mais poursuivons notre réflexion sur la morale. Imaginons la fin du monde pour demain. La politique n'y survivrait pas, qui a besoin d'un avenir, d'un projet. La morale, elle, demeurerait, pour l'essentiel inchangée. La fin du monde, même à court terme, n'autoriserait en rien à se moquer des infirmes, des handicapés physiques ou mentaux, à calomnier, à violer, à torturer, à assassiner, bref : à être égoïste ou méchant. La morale, contrairement à la politique, n'a pas besoin d'avenir. Le présent lui suffit.

La morale, aussi, doit se vivre de manière désintéressée. Si l'on agit pour la gloire, pour le bonheur, pour le salut, et quand bien même on agirait en tout conformément à la morale, on n'agit pas encore moralement. Une action n'a de valeur morale véritable que dans la mesure où elle est désintéressée. Il ne s'agit donc pas de vivre conformément au devoir (comme un commerçant qui ne serait honnête que pour garder ses clients) mais par devoir, c'est-à-dire par respect, par pur respect de la loi morale ou, ce qui revient au même, par pur respect de l'humanité.

Sur ce plan, il est peut-être bon de rappeler la métaphore de Platon et son anneau de Gygès.

Voici comment André Comte-Sponville nous en parle s'adressant à des jeunes et les tutoyant (ce que, dès lors, je ferai avec vous-mêmes, ce dont je vous prie, déjà, de bien vouloir m'excuser) :

« Tu voudrais voler ce disque ou ce vêtement dans le magasin. Mais un vigile te regarde, ou bien il y a un système de surveillance électronique ; si tu ne voles pas parce que tu as peur d'être pris, puni, puis condamné, tu n'en es pas moral pour autant. Ce n'est pas de la morale ; c'est de la précaution.

Imagine, à l'inverse, que tu disposes de cet anneau qu'évoque Platon, à savoir le célèbre anneau de Gygès, qui te rendrait à volonté invisible... C'est une bague magique, qu'un berger trouve par hasard. Il suffit de tourner le chaton de la bague vers l'intérieur de la paume pour devenir totalement invisible, de le tourner vers l'extérieur pour redevenir visible... Gygès, qui passait pour un honnête homme, ne peut se résoudre : il profite de ses pouvoirs pour entrer au palais, pour séduire la reine, pour assassiner le roi et prendre le pouvoir ».

Et si vous, vous pouviez disposer de l'anneau, que feriez-vous ? Et nul ne peut répondre à votre place : cette question ne concerne que vous. Si vous étiez invisible, accepteriez-vous de violer, de martyriser un enfant, de torturer, d'assassiner ?

Agir moralement, c'est donc prendre en compte les intérêts de l'autre, certes, mais « à l'insu des dieux et des hommes », comme dit Platon, c'est-à-dire sans récompense ni châtement possible et sans avoir besoin pour cela de quelque autre regard que le sien propre. C'est à vous de choisir. Et je

poursuis avec André Comte-Sponville, dans le tutoiement : « Etre un salaud ou quelqu'un de bien, c'est à toi de choisir, à toi seul : tu vaux, exactement, ce que tu veux ».

Parce qu'elle s'intéresse à l'humain entendu dans sa globalité, dans sa totalité, la morale n'a pas besoin de la religion. Elle se suffit donc à elle-même C'est ainsi que, même chez les croyants, elle est laïque. Ainsi, que Dieu existe ou non, qu'est-ce que cela change au devoir que nous avons de protéger les plus faibles ? Rien, bien sûr, et c'est pourquoi on n'a pas besoin de savoir ce qu'il en est de cette existence ou de cette non-existence de Dieu pour agir de manière humaine, c'est-à-dire de manière respectueuse pour l'être humain et son humanité.

Donc, la morale, contrairement à ce que l'on croit souvent, n'a rien à voir avec la religion, encore moins avec la peur du gendarme ou du scandale. Et même si, historiquement, elle fut liée aux Eglises, aux Etats et à l'opinion publique, la morale ne devient véritablement elle-même que lorsqu'elle s'en détache.

J'aimerais encore énoncer une proposition qui apparaîtra peut-être comme un lieu commun mais on entend parfois la réflexion suivante : « Dans ce contexte si particulier de technique, de technologie, donnez-nous des valeurs, de nouvelles valeurs ». Cette proposition est fautive, naturellement. Car les valeurs, bien sûr, nous sont connues. Il n'y a pas à trouver d'autres valeurs. Car enfin, qui oserait prétendre que le meurtre ou l'inceste sont des valeurs ? Imaginons, a contrario, une société qui prônerait le mensonge, l'égoïsme, le vol, le meurtre, la violence, la cruauté, la haine... Elle n'aurait guère de chances de subsister, encore moins de se répandre à l'échelle de la planète : parce que les hommes ne cesseraient de s'y affronter, de s'y nuire, de s'y détruire...

Ainsi, la morale est ce par quoi l'humanité devient humaine (au sens où l'humain est le contraire de l'inhumain), en refusant la veulerie et la barbarie qui ne cessent, ensemble, de la menacer et même de l'accompagner...

Mais, parce que je crois que le mal est radical, parce que je pense que l'inclination naturelle de l'homme ne va pas spontanément vers le bien - et, sur ce plan, je suis un pessimiste métaphysique - il nous faut toujours faire violence, se faire violence pour ne pas être violent. C'est là le mot extraordinaire de saint Paul en son épître aux Romains :

Car je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je ne veux pas faire.

L'éthique, qui sera au centre de tous nos débats aujourd'hui, est donc un processus, un cheminement, une réflexion créative, novatrice et herméneutique qui s'articulera autour du sujet considéré en lui-même (en son essence, diraient les philosophes) et non pas uniquement et même peut-être pas : eu égard à son handicap (ce qu'un philosophe dénomme « accident »).

L'éthique est une parole libre, ouverte et, comme je le disais, responsable, au sens étymologique de répondre non pas de quelque chose mais, mieux encore, de quelqu'un.

Que faire pour bien faire ? Voilà ce qui va nous guider durant toute cette journée...

Je vous remercie pour votre bonne attention...

Les propositions sont très largement inspirées, voire extraites des ouvrages philosophiques d'André Comte-Sponville.